

LE silence s'est fait dans Moscou. Bien rarement, ici ou là, s'entend un grincement de roues dans la rue hivernale. Aux fenêtres, plus de lumières, et les réverbères sont éteints. Partis des églises, des sons de cloches flottent sur la ville endormie, annonçant le matin. Les rues sont vides. Rarement, ici ou là, un bruit de sable pétri avec la neige par les patins étroits d'un fiacre de nuit; le cocher gagne l'autre coin et s'endort en attendant un client. Une vieille se rend à l'église où déjà brûlent, projetant de rouges reflets sur l'or des icônes, de rares cierges sans symétrie. La gent travailleuse, après la longue nuit d'hiver, se lève déjà pour aller au labeur.

Chez les messieurs, la soirée dure encore.

A l'une des fenêtres du restaurant Chevalier¹, les volets fermés laissent percer une lumière illicite. Devant la porte sont arrêtés une voiture, des traîneaux et des fiacres qui se gênent de leurs arrière-trains. Une troïka de poste stationne aussi. Le *dvornik*, engoncé dans son manteau et pelotonné sur lui-même, paraît se cacher à l'angle de la maison.

TOUTE la partie de la ligne¹ du Terek sur laquelle sont disposées les stanitsa de la Crête, sur environ quatre-vingts verstes de long, porte un caractère identique, et quant au sol et quant à la population. Le Terek, qui sépare les Cosaques des Montagnards, coule trouble et rapide, mais déjà large et calme, déposant constamment un sable grisâtre sur sa rive droite basse et encombrée de roseaux, et rongéant sa rive gauche escarpée sans être haute, avec ses racines de chênes centenaires, de platanes pourrissants et de jeunes arbustes. Sur la rive droite sont situés des aoul pacifiés, mais encore peu sûrs; le long de la rive gauche, à une demi-verste du fleuve, distants entre eux de sept à huit verstes, sont les villages cosaques. Autrefois, la plupart étaient au bord de l'eau; mais le Terek, en se détournant chaque année vers le Nord, les a rongés peu à peu et maintenant on ne voit plus que les anciennes fondations couvertes d'une épaisse végétation, les jardins, les poiriers, les pruniers de Boukhara et les peupliers d'Italie, entrelacés de ronces et de vignes revenues à l'état sauvage. Personne n'y habite plus : on aperçoit seulement sur le sable les traces des cerfs, des loups, des lièvres et des faisans qui affectionnent ces

à l'aise et de façon pittoresque par larges rues et traverses. Devant les grandes et claires fenêtres de beaucoup de ces maisons, derrière les jardins potagers, se dressent, dominant les toits, des peupliers vert foncé, de tendres acacias au clair feuillage avec des fleurs blanches odorantes, et tout aussitôt les jaunes soleils à l'éclat insolent et les lianes flexibles des gourdes et de la vigne. Sur une large place on voit trois boutiques qui vendent des étoffes, des graines de tournesol, des gousses et des pains d'épice et, derrière une haute palissade, après une rangée de vieux peupliers, plus longue et plus haute que toutes les autres, la maison du commandant du régiment avec ses fenêtres à deux battants. Les jours de semaine, surtout l'été, il y a peu de monde dans les rues. Les Cosaques sont à leur poste : dans les « cordons » ou en campagne; les vieux à la chasse, à la pêche ou avec les femmes, à travailler dans les jardins et les potagers. Seuls les très vieux, les petits et les malades restent à la maison.